

Marcel Lamy : LE TOURBILLON DE LA VIE DANS L'EVOLUTION CREATRICE de BERGSON.

Conférence prononcée au lycée Chateaubriand de Rennes le mardi 1^{er} décembre 2009.

Mise en ligne le 26 décembre 2009.

Marcel Lamy est professeur agrégé de Philosophie. Il a longtemps enseigné au lycée Chateaubriand, dans les classes préparatoires littéraires et scientifiques.

© : Marcel Lamy.

Remerciements à Claire Clausse-Lamy, qui a saisi le texte de M. Lamy.

LE TOURBILLON DE LA VIE DANS L'EVOLUTION CREATRICE de BERGSON.

En discret hommage à la chanson de Jeanne Moreau dans *Jules et Jim*, j'ai choisi une image qui s'est imposée à Bergson lorsqu'il veut exprimer l'unité simple de deux mouvements contraires, l'image du tourbillon. Un jour de grande chaleur, chacun a vu se déplacer un tourbillon de poussière, minuscule cyclone qui se rend visible par le tourbillonnement qui l'accompagne.

Nous partons de ce passage de L'Evolution créatrice : « La vie en général est la mobilité même ; les manifestations particulières de la vie n'acceptent cette mobilité qu'à regret et retardent constamment sur elle. Celle-là toujours va de l'avant ; celles-ci voudraient piétiner sur place. L'évolution en général se ferait, autant que possible, en ligne droite ; chaque évolution spéciale est un processus circulaire. Comme des tourbillons de poussière soulevés par le vent qui passe, les vivants tournent sur eux-mêmes suspendus au grand souffle de la vie. » (EC, 128-9).¹

L'image est très complexe, ce qu'elle fait voir est chose simple. Elle oppose d'abord un mouvement en avant et un piétinement sur place. Ensuite deux mouvements opposés qui se font l'un à travers l'autre : un mouvement ascendant qui arrache les poussières à la pesanteur et un mouvement descendant de tourbillonnement. Piétiner sur place ou tourner en rond, c'est la même immobilité. Le progrès est linéaire, la stabilité est circulaire. L'évolution en général se fait contre ses manifestations en particulier : les vivants qui aspirent à se perpétuer par une imitation mobile de l'éternité immobile. L'arbre de la vie, à la fois classificatoire et généalogique, reste une image statique. Le tourbillon de la vie est comme un arbre mouvant, équilibre instable de forces contraires.

Pourquoi en est-il ainsi ? Tel est, pour Bergson, le problème de la Vie .

¹ Les abréviations comme "EC" sont expliquées à la fin du document.

Une image n'est pas une réponse, mais elle est pour Bergson l'indispensable auxiliaire d'une philosophie de l'intuition. Elle surgit quand « tous les cadres craquent » (EC, Intr. VI), quand aucun des concepts de notre intelligence ne s'applique exactement à l'objet. Plus précisément, un problème philosophique surgit lorsque les faits nous placent devant un couple de concepts opposés entre lesquels la pensée oscille depuis toujours. Il en va ainsi, à propos de la vie et de l'évolution, du mécanisme et du finalisme ou, comme on le dit aujourd'hui, du Darwinisme et du dessein intelligent, au prix d'une excessive simplification. Il n'est pas possible de trouver un concept intermédiaire ou de dépasser l'antithèse par une synthèse dialectique. Il faut se placer directement dans l'entre-deux, devant une sorte de trou noir.

« C'est quelque part entre ces deux concepts qu'il faut se placer. Comment déterminer cette place ? Il faut bien que je l'indique du doigt, puisqu'il n'existe pas de concept intermédiaire entre « mécanisme » et « finalité ». L'image d'un élan n'est que cette indication. Par elle-même elle n'a aucune valeur. Mais elle en prendra une si le lecteur veut bien se placer avec moi en ce point. » (Lettre de Bergson à Fl. Delattre, déc 1935, Mél, 1526)

L'image est un index pointé vers une ouverture où quelque chose est donné à voir, une invitation à « dilater la forme intellectuelle de notre pensée » (EC, 49)

Il est remarquable que, pour expliquer ce qu'est l'intuition philosophique en général, (PM, 117-124), ce soit l'image du tourbillon qui s'impose à Bergson (PM, 117-129). Comment aborder la philosophie de Spinoza ? En allant de l'extérieur à l'intérieur, de cette manifestation historique qu'est le texte de *l'Ethique* au Spinozisme essentiel. Dans une première lecture, le nouveau nous paraît un réarrangement d'éléments anciens que nous puisons dans l'histoire de la philosophie qui l'a précédé. C'est-ce que Bergson appelle « un travail de mosaïque » (PM, 122) : imiter le tableau d'un grand peintre avec des carreaux de mosaïque multicolores. Pour notre intelligence, créer c'est recombinaison. C'est ce que certains biologistes modernes appellent « bricolage ». Pour retrouver la mobilité et l'imprévisibilité de la création, il faut saisir l'acte générateur simple d'où elle jaillit. « Un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose (...) parce qu'il n'a vu qu'un seul point : encore fut-ce moins une vision qu'un contact ; ce contact a fourni une impulsion, cette impulsion un mouvement, et si ce mouvement, qui est comme un certain tourbillonnement d'une certaine forme particulière, ne se rend visible à nos yeux que par ce qu'il a ramassé sur sa route, il n'en est pas moins vrai que d'autres poussières auraient aussi bien pu être soulevées et que c'eût été encore le même tourbillon. » (PM, 122-3)

L'image du tourbillon sert à nous donner une intuition de ce qu'est l'intuition philosophique. C'est une image bergsonienne qu'il ne faut pas confondre avec l'image médiatrice qui s'imposa à Spinoza (PM, 124). Ce qui est important c'est qu'elle reparaît tout au long de l'Evolution créatrice et même des *Deux Sources*.

« Tout est obscur, si l'on tient à de simples manifestations (...). Tout s'éclaire au contraire, si l'on va chercher, par-delà ces manifestations, la vie elle-même. » (DS, 103) .

Il n'en reste pas moins qu'il faut au préalable avoir acquis « une longue camaraderie avec les manifestations superficielles » (PM, 226). Il a fallu à Bergson onze années de travail passées à s'informer, lire des livres et des articles de biologie, accumuler des faits et les confronter aux théories régnantes, « s'assimiler tout le matériel de la science de son temps » (PM, 226). Depuis 1907, ce matériel a vieilli, alors que les images bergsoniennes donnent toujours à voir et à penser.

LA CONSCIENCE ET LA VIE .

On sait que la première découverte de Bergson, lorsqu'il s'attachait à corriger l'évolutionnisme de Spencer, fut que «le temps réel, qui joue le premier rôle dans toute philosophie de l'évolution, échappe aux mathématiques » (PM, 2). Cette durée, pour notre conscience, «est ce qu'il y a de plus indiscutable dans notre expérience». (EC, 39) Peut-on étendre cette expérience à la vie ? Tel est le pari initial de l'Evolution créatrice.

« Continuité de changement, conservation du passé dans le présent, durée vraie, l'être vivant semble bien partager ces attributs avec la conscience ... Peut-on aller plus loin, et dire que la vie est invention comme l'activité consciente, création incessante comme elle ? » (EC, 22-3) Si la conscience est coextensive à la vie en général, la réciproque est vraie. Mais alors, il fut rompre avec le Cogito, accepter qu'au noyau lumineux s'ajoute «une frange indécise qui va se perdre dans la nuit» et qui « doit avoir plus d'importance encore pour le philosophe que le noyau lumineux qu'elle entoure. » (EC, 46) Ces puissances « s'éclairciront et se distingueront quand elles s'apercevront-elles-mêmes à l'œuvre dans l'évolution de la nature. » (EC, Intr. IX) L'évolution est, pour ainsi dire, une Phénoménologie de la conscience dont le terme est une « conscience coextensive à la vie et capable d'en obtenir une vision intégrale. » (ibid., VIII)

Mais si la conscience est coextensive à la vie en général, qu'en est-il des vivants en particulier ? Bergson distingue plusieurs formes de conscience : la conscience nulle de la pierre qui tombe, la conscience endormie de la plante qui peut toutefois se réveiller à l'occasion, la conscience éveillée de l'animal qui est mobilité et choix mais qui peut être prise dans l'étau de l'automatisme, la conscience réfléchie et libérée chez l'homme. Mais Bergson rejette toute idée de hiérarchie linéaire. L'évolution de la vie est faite de lignes divergentes à partir d'une origine unique, mais le Tout reste présent virtuellement dans chaque partie : c'est la complémentarité, comme on l'a vu dans la conscience humaine où le noyau lumineux est inséparable de sa frange obscure. Une philosophie de la vie le replonge dans la masse fluide où il est immergé. « La philosophie ne peut être qu'un effort pour se fondre à nouveau dans le tout. L'intelligence, se résorbant dans son principe, revivra à rebours sa propre genèse. » (EC, 193) L'évolutionnisme serait, au sens de Plotin, comme une procession suivie d'une conversion .

Il serait certainement plus bergsonien de parler d'une aventure de la conscience qui court à travers la matière, s'y perd et s'y retrouve, se divise et se reconstitue. (EC, 180) « La création continue d'imprévisible nouveauté qui semble se poursuivre dans l'univers » (PM, 99) est un perpétuel défi aux cadres et aux concepts de notre intelligence. Qui dit conscience dit choix et liberté, c'est-à-dire ouverture.

BERGSON ET DARWIN .

Pour Bergson, le transformisme est une hypothèse solidement appuyée sur la convergence de disciplines indépendantes : paléontologie, anatomie et embryologie comparées. (EC, 23-24) Toutefois l'évolution créatrice n'est pas le transformisme darwinien.

Pour Darwin, voyageur, naturaliste, géologue et géographe, l'évolution globale est une somme de transformations particulières, par lesquelles les variétés d'une espèce deviennent à leur tour des espèces nouvelles. La divergence évolutive que figure l'arbre généalogique de la

vie a son principe dans les différences qui, lorsqu'elles apportent un avantage dans la concurrence vitale, s'additionnent dans le temps. Chaque variété diverge de plus en plus des autres et de la souche commune et se consolide en espèce si elle rencontre des conditions favorables pour se multiplier. Sinon, elle disparaît. C'est donc l'espèce qui est le centre du processus évolutif. Darwin ne tranche pas la question de l'origine unique ou multiple de la vie entière. (OE, XIV, fin) Contrairement à ce qu'en dit Bergson, il ne fait pas intervenir le hasard comme tel. Il se borne à reconnaître qu'il ignore les causes de la variation. Il suggère les conditions de vie, mais exclut un principe interne à la vie elle-même. (OE, V, début et I fin)

Bergson, en distinguant la vie en général de ses manifestations, c'est-à-dire des espèces, attribue l'évolution à la vie en général : un unique élan vital.

« Ce courant de vie, traversant les corps qu'il a organisés tout à tour, passant de génération en génération ,s'est divisé entre les espèces et éparpillé entre les individus sans rien perdre de sa force. »(EC, 26)« Chaque espèce particulière, dans l'acte même par lequel elle se constitue, affirme son indépendance, suit son caprice, dévie plus ou moins de la ligne, parfois même remonte la pente et semble tourner le dos à la direction originelle. » (EC, 16)

Bergson suit ici Plotin qui compare la chute de l'âme à Narcisse qui se noie fasciné par son image .(Enn. I, VI, 8) «La vie, en évoluant, se distrait souvent d'elle-même, hypnotisée sur la forme qu'elle vient de produire. » (EC, 105) Toute espèce est un arrêt et tend à se clore sur elle-même, comme l'espèce humaine dans les Deux Sources .

Toutefois, le point essentiel sur lequel Bergson s'oppose aussi bien à Darwin qu'au finalisme, c'est l'efficacité du temps. « Du moment qu'il ne fait rien, il n'est rien. » (EC, 39) Certes, pour Darwin, les espèces se transforment par une accumulation continue de petites variations qui exige une longue durée, à l'échelle des ères géologiques, mais le temps ne fait rien par lui-même, il ne crée rien, il ne fait que s'écouler.

Bergson a prévu une objection : comment faire une évolution avec des espèces qui refusent d'évoluer ? La vie en général ne serait qu'une abstraction sans les vivants. La réponse est une image d'une modernité étonnante :

« Il n'est pas douteux que la vie, dans son ensemble, soit une évolution, c'est-à-dire une transformation incessante. Mais la vie ne peut progresser que par l'intermédiaire des vivants, qui en sont dépositaires. Il faut que des milliers et des milliers d'entre eux, à peu près semblables, se répètent les uns les autres dans l'espace et dans le temps, pour que grandisse et mûrisse la nouveauté qu'ils élaborent. Tel, un livre qui s'acheminerait à sa refonte en traversant des milliers de tirages à des milliers d'exemplaires. » (EC, 232)Ainsi fait l'ADN qui, depuis deux milliards d'années, se copie et se recopie, à de légères coquilles près, qui sont sources d'imprévisible nouveauté. François Jacob dirait : « une hérédité créatrice. »

L'ORGANISATION. LA MATIERE ET LA VIE .

Le problème le plus difficile, c'est le passage de la vie en général, qui est conscience, aux êtres vivants qui sont des corps organisés et, à ce titre, relèvent de la physico-chimie. Bergson est formel : « je ne conteste pas l'identité fondamentale de la matière brute et de la matière organisée ». (EC, 30)Mais, ajoute-t-il, « Il ne suit pas de là que la chimie et la physique doivent nous donner la clef de la vie. » (EC, 31)A son époque, le vitalisme a des partisans jusque

parmi les chimistes. Liebig le fondateur de la chimie organique, pense que la chimie de nos laboratoires ne s'applique pas à l'organisme vivant.

Bergson ne croit pas à un mystérieux principe vital(EC, 42) mais il rejette le dualisme cartésien qui réduit la matière à l'étendue géométrique et le vivant à une machine. Entre la pure durée et l'extension de la matière, l'opposition est celle de la tension et de la détente .Qui se détend s'étend. Nous l'expérimentons en nous-mêmes. (EC, 201-203)Concentrons-nous. Nous sentons notre passé entier se presser dans notre présent d'où jaillit l'acte libre. Détendons-nous. Notre durée s'éparpille en instants qui se répètent. A la limite serait la matière. Le physique est du psychisme inversi. Le dualisme bergsonien oppose deux mouvements inverses d'une même durée. Vus simultanément, c'est un tourbillon. Telle est la clef de l'organisation. Elle n'est ni une forme dans sa matière, comme chez Aristote, ni un tout organisé et s'organisant lui-même, comme chez Kant, mais plutôt un compromis, un modus vivendi entre deux mouvements de sens inverse. (EC, 250)

Ni mécanisme, ni finalité : aucun de ces concepts ne s'ajuste à la vie. Reste l'image. Non pas une, mais une multiplicité d'images.

« En choisissant les images aussi disparates que possible, on empêchera l'une quelconque d'entre elles d'usurper la place de l'intuition qu'elle est chargée d'appeler, puisqu'elle serait alors chassée tout de suite par ses rivales. » (PM, 185-6)

Toutes ces images suggèrent des stratagèmes. Il n'y a pas de force vitale qui dirigerait les processus chimiques. C'est à force d'humilité et de ruse que la vie tourne l'obstacle. Créer, c'est détourner, introduire de l'indétermination, du choix et de l'imprévisible, en multipliant de menus écarts qui s'additionnent. La vie est essentiellement ouverture, elle est-ce qui empêche la nécessité de se clore sur elle-même, le souffle qui soulève une matière et l'empêche de tourner indéfiniment en rond (cf. DI,155). Pour citer Bergson : « la vie est précisément la liberté s'insérant dans la nécessité et la tournant à son profit. » (ES, 13)

L'AIGUILLAGE :

La vie procède par « insinuation », comme un orateur adopte d'abord les passions de son auditoire pour arriver ensuite à s'en rendre maître (EC, 71) « comme l'aiguille de la voie ferrée quand elle adopte pendant quelques instants la direction du rail dont elle veut se détacher. (EC, 100).

LA TANGENTE ET LA COURBE :

C'est l'image la plus profondément bergsonienne (EC, 31-33). Le calcul infinitésimal, au moins chez Newton, est pour Bergson «un effort pour substituer au tout fait ce qui se fait .» (PM, 214), suivre la génération d'une courbe dans sa continuité mobile. En chacun de ses points, une courbe se confond avec une droite tangente. De même, «la vitalité » est tangente en n'importe quel point aux forces physiques et chimiques (...). En réalité, la vie n'est pas plus faite d'éléments physico-chimiques qu'une courbe n'est composée de lignes droites. » Mais surtout, si l'on peut toujours passer de l'équation de la courbe à celle de la tangente, le passage

inverse, dans certains cas, comporte une part d'indétermination. Une action vitale ne se limite pas à son accompagnement physico-chimique. Cette marge de jeu, d'ouverture est laissée au choix, c'est-à-dire à la conscience.

L'EXPLOSIF :

Le chimisme rusé de la vie est fondamentalement un détournement d'énergie.

« Deux choses seulement sont nécessaires : 1° une accumulation graduelle d'énergie ; 2° une canalisation élastique de cette énergie dans des directions variables et indéterminables, au bout desquelles sont les actes libres. » (EC, 255-256)

L'accumulation d'énergie potentielle est lente, la dépense est brusque, c'est le mouvement, l'action. Ces deux fonctions devaient coexister à l'origine, mais le développement de la vie sur notre planète a exigé qu'elles se séparent, tout en restant complémentaires. A l'harmonie des finalistes, Bergson préfère la « complémentarité ». L'harmonie est convergence, mais l'évolution est divergence :

« Deux séries de caractères qui s'opposent sur certains points, se complètent sur d'autres, mais qui, soit qu'ils se complètent, soit qu'ils s'opposent, conservent toujours entre eux un air de parenté. » (EC, 117)

C'est le cas lors du premier dédoublement de la vie entre le règne végétal et le règne animal qui évoluent ensuite séparément. Nous avons vu que le premier pas de la vie était de greffer sur la nécessité la plus grande somme de liberté. Le pas suivant, c'est de fabriquer des espèces d'explosifs: « des molécules très complexes qui renferment, à l'état potentiel une somme considérable d'énergie chimique et n'attendent qu'une étincelle pour mettre en liberté la force emmagasinée. » (EC, 116)

La fonction chlorophyllienne de la plante utilise l'énergie solaire pour séparer le carbone de l'oxygène dans l'acide carbonique et fabriquer de l'amidon. Pour parler comme Bergson elle opère des différenciations et des intégrations créatrices. La rançon de ce «chimisme sui generis», c'est la fixité et la conscience endormie, mais la mobilité de l'animal et son chimisme propre sont tributaires de la plante. La complémentarité des deux règnes fait que :

«le même élan qui a porté l'animal à se donner des nerfs et des centres nerveux a dû aboutir, dans la plante, à la fonction chlorophyllienne. » (EC, 115)« Mais si, dès le début, la fabrication de l'explosif avait pour objet l'explosion, c'est l'évolution de l'animal, bien plus que celle du végétal, qui indique, en somme, la direction fondamentale de la vie. » (EC, 117)

« En somme » : il s'agit là d'un geste philosophique décisif : les directions principales de l'évolution sont celles où s'engage le règne animal. L'une, celle des Invertébrés, aboutit à l'instinct achevé des hyménoptères. L'autre, celle des Vertébrés, aboutit à l'intelligence et à la liberté humaines. Ici, le geste se répète:

« Encore ces directions n'ont-elles pas toutes pour nous le même intérêt : c'est de la voie qui conduit à l'homme que nous devons nous occuper plus particulièrement. » (EC, 106)

Au cours de l'évolution, la tendance végétative, fixité et torpeur, est «un refus d'évoluer »

(EC, 110) qui menace l'animal, en fait un fossile vivant comme la Lingule (EC, 103) ou le fait régresser dans le parasitisme. Etrange végétal qui végète tout en fabriquant l'explosif

nécessaire à la mobilité de l'animal et à la liberté humaine. Bergson n'aimait pas la botanique et ne jardinait pas comme Darwin et Mendel.

L'OUVERTURE .

Dans *Matière et Mémoire*, Bergson s'est attaché à montrer que le cerveau ne sert pas à penser, mais à insérer la conscience dans l'action. C'est l'organe du choix : son développement chez les Vertébrés mesure la quantité de choix dont dispose un être vivant entre des mécanismes de plus en plus nombreux et susceptibles de s'opposer les uns aux autres. Là encore, la vie s'emploie à introduire le plus de contingence possible dans la nécessité. Ce qui caractérise le cerveau humain, c'est l'étendue des mécanismes liés aux mots qui peuvent entrer en concurrence avec les mécanismes correspondant aux choses mêmes. (EC, 185)

« Il diffère des autres cerveaux en ce que le nombre des mécanismes qu'il peut monter, et par conséquent le nombre des déclics entre lesquels il donne le choix, est indéfini. Or, du limité à l'illimité il y a toute la distance du fermé à l'ouvert. Ce n'est pas une différence de degré, mais de nature. » (EC, 264)

Citons en regard François Jacob :

« C'est l'importance croissante de la part ouverte du programme qui donne une direction à l'évolution. Avec la capacité de réponse aux stimulus augmentent les degrés de liberté laissés à l'organisme dans le choix des réponses. Chez l'homme, le nombre de réponses possibles devient si élevé qu'on peut parler de ce « libre arbitre » cher aux philosophes. » (LV, 338)

Qu'on parle d'automatisme ou de programme, avec l'homme quelque chose s'ouvre et s'étend indéfiniment. L'image de l'ouverture nous place en un point d'où la vie se laisse apercevoir, entre les concepts clos de mécanisme et de finalité.

LE VIVANT DANS L'UNIVERS .

A l'époque de Bergson, la physique a élargi le concept d'énergie jusqu'au niveau cosmologique, avec les deux principes de la thermodynamique formulés par Carnot et généralisés par Clausius. Dans un système clos comme l'univers, l'énergie totale se conserve, mais elle tend à se dégrader en chaleur qui se distribue uniformément entre les corps. L'évolution de l'univers se fait de l'hétérogène à l'homogène, de l'ordre au désordre. Clausius la nomme : progrès de l'entropie. L'évolution de la vie suit l'ordre inverse en élaborant des formes de plus en plus complexes. Dès lors, selon Bergson :

« Le processus par lequel cette chose se fait est dirigé en sens contraire des processus physiques et il est dès lors, par définition même, immatériel. » (EC, 246)

Mais cette conclusion ne vaut que pour la vie en général. Les êtres vivants sont des organismes et leur chimie propre reste solidaire de l'évolution générale de l'univers. La plante utilise pour sa chimie la chaleur que dissipe le Soleil et, indirectement, l'animal qui s'en nourrit.

La vie à son tour dégrade de l'énergie pour croître, se reproduire et, au moins chez l'animal, pour se mouvoir. Bref, comme le reconnaît Bergson, la vie ne réussit qu'à retarder la chute. (EC, 247). Indéfiniment sans doute.

Comme le dit François Jacob :

« Tout être vivant reste en quelque sorte branché en permanence sur le courant général qui emporte l'univers en direction du désordre. Il en représente une sorte de dérivation à la fois locale et transitoire, qui entretient l'organisation et lui permet de se reproduire. » (LV, 273)

Toutefois :

« L'organisme sert d'exemple pour tous les phénomènes fonctionnant à rebours du courant général vers le désordre. » (LV, 271)

C'est seulement au milieu du XXème siècle qu'a été introduit le concept d'information par Wiener. Là où Bergson parlait de poids qui s'élève, de remontée de la pente, on parle plutôt de message, de code, de programme, images mécanistes, mais aussi on l'a vu, d'ouverture lorsqu'il s'agit de l'évolution de la vie.

Ajoutons que ces rapprochements sont possibles parce que Bergson s'était préalablement assimilé toute la biologie de son temps. Sa philosophie se voulait précise, elle « visait à prendre l'empreinte des choses et à se modeler sur le détail des faits. » (PM, 2)

Peut-on aller plus loin ? Les principes de la thermodynamique s'appliquent à l'univers entier, la biologie s'en tient à notre planète. Mais les manifestations de la vie que nous observons ne sont pas la vie en général, elles en diffèrent comme l'accident de l'essence. (EC, 255) Cela suffit à fonder un raisonnement par analogie qui conduit à une conclusion vraisemblable aux yeux de Bergson :

« La vie est possible partout où l'énergie descend la pente indiquée par la loi de Carnot et où une cause, de direction inverse, peut retarder la descente - c'est-à-dire, sans doute, dans tous les mondes suspendus à toutes les étoiles. » (EC, 257)

Les deux mouvements inverses sont concomitants dès l'origine, le reste est laissé à la contingence des éléments chimiques et des sources d'énergie disponibles, la chimie vitale s'accommode de tout ou presque .

« L'impulsion fût restée la même (...). De la série entière des vivants, aucun terme n'eût été ce qu'il est. Pourquoi l'élan unique ne se serait-il pas imprimé à un corps unique, qui eût évolué indéfiniment ? » (EC, 257-8) Il en eût été comme de la philosophie de Spinoza.

Pour Pascal comme pour certains darwinistes, l'homme est solitaire dans le silence éternel des espaces infinis. Pour Bergson, l'homme n'est pas un accident. D'autres évolutions ont pu conduire à une humanité plus intelligente ou plus intuitive que la nôtre. (EC, 267)

« Tout se passe comme si un être indécis et flou, qu'on pourra appeler, comme on voudra, homme ou surhomme, avait cherché à se réaliser. » (EC, 266-7)

Si la vie est possible partout et si la conscience est coextensive à la vie, elle tend nécessairement à former une humanité en général, dont la nôtre n'est pas la plus réussie. Jacques Chevalier, dans ses *Entretiens avec Bergson* (40-41) a noté ces propos :

« Pour ce qui est de la création, je conçois la force créatrice comme s'appliquant à un point de l'espace et y faisant surgir un monde qui se met à tourner sur lui-même comme une toupie en cherchant à se dépasser lui-même. La force créatrice fait ce qu'elle peut avec les matériaux

à sa disposition. Notre monde lui offrait des ressources limitées. Il est vraisemblable qu'ailleurs elle a atteint plus haut. »

L'humour n'était pas étranger à Bergson. On y trouve le tourbillon et, qui plus est, la meilleure définition qu'on ait donnée du «bricolage de la vie» : faire comme on peut avec ce qu'on a sous la main .

LA CREATION CONTINUE .

Peut-on aller plus loin encore ?« Pousser jusqu'au principe même de la vie» ?(DS, 103) D'où vient l'impulsion vitale ? L'élan vital est fini, limité. D'où vient l'unité simple des deux mouvements de sens contraire, matière et vie ? Bergson l'appelle « une supraconscience qui serait pure activité créatrice. » (EC, 246) Ce que veut éviter Bergson, c'est une preuve cosmologique ou physico-théologique critiquée par Kant, et encore plus le Dieu d'Aristote, premier moteur immobile. La création, pour Bergson, n'est pas un Fiat initial, nous l'expérimentons continuellement en nous dans la durée et, à de rares instants, dans l'acte libre. Nous la voyons à l'œuvre dans tout le processus évolutif et jusque dans l'univers qui s'accroît sans cesse de mondes nouveaux (EC, 241-242, 257). C'est une création continue et non, comme chez Descartes, une création continuée d'instant en instant. (EC, 345) La durée n'est pas une succession d'instant et, il n'y a pas non plus un premier instant où tout a commencé. De même, l'idée de Néant a sa source dans une illusion que Bergson a longuement analysée au début de ch. IV de *L'Evolution créatrice*. Il ne consacre que deux pages à Dieu (EC, 248-9) et c'est un jaillissement d'images. Ce qu'elles donnent à voir, c'est la source unique d'un élan, jet de vapeur, bras qui se lève, bouquet de fusées, qui se divise aussitôt en deux mouvements dont l'un est retombé tandis que l'autre suit la direction initiale. Dieu, « continuité de jaillissement, n'a rien de tout fait ; il est vie incessante, action, liberté». La création, c'est "une réalité qui se fait à travers celle qui se défait », un tourbillon qui avance à travers une réalité qui retombe. Mais l'impulsion vient d'une source transcendante (Lettre à Tonquédec du 12 mai 1908, Mél.766)

L' Evolution créatrice, comparée à d'autres philosophies de la Vie, est pétrie de matière biologique soulevée par le dynamisme des images. L'image par excellence, c'est l'ouverture et le Dieu de Bergson est éminemment l'Ouvert. Certes, la science ne peut se passer de concepts, mais tous les cadres finissent par craquer, seules survivent les images, à condition de ne pas dégénérer en métaphores et de conserver leur fonction d'index, de doigt tendu vers cet entre-deux où quelque chose de fuyant, d'évanouissant (EC, VIII, 239) se donne à voir .

Marcel Lamy

OUVRAGES CITES (avec l'abréviation utilisée dans le texte de la conférence)

Ouvrages de Bergson

- DI *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889
MM *Matière et mémoire*, 1896
EC *L' Evolution créatrice*, 1907
ES *L'énergie spirituelle*, 1919
DS *Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932
PM *La pensée et le mouvant*, 1934
Mél . *Mélanges*, PUF, 1972

Autres ouvrages

- OE Darwin, *L'origine des espèces*, 1859, GF, 2008
LV Jacob, *La logique du vivant*, Gallimard, 1970
 Jean Millet *Bergson et le calcul infinitésimal*, PUF, 1974